

en même temps sur divers points où aucun choix n'a encore été fait, qu'ils pourraient être les candidats que le Gouvernement devrait adopter.

De leur côté, certains députés qui sont assurés de n'avoir plus l'appui du gouvernement songent déjà à agir auprès de leurs électeurs; mais il est bien probable que, beaucoup de cette catégorie, qui ayant été élus à une faible majorité n'ont dû leur élection qu'au soutien de l'administration, échoueront au prochain scrutin.

En revanche, la plupart des membres de l'opposition sont à peu près certains de leur réélection. Il faut faire exception pour Paris où MM. Thiers, Picard, Jules Simon et Pelletan sont seuls assurés du succès.

Le télégraphe ne nous apporte aujourd'hui aucun fait de quelque valeur. En Servie, un gouvernement provisoire fonctionnelle et l'on croit que l'assemblée nationale reconnaîtra pour prince le jeune Milan. Contrairement à ce qui avait été dit, l'enfant n'a pas encore quitté Paris, mais il a déjà sa cour et ne joue plus, peut-être à son grand regret, avec les gamins de son quartier. On s'accorde du reste à croire qu'il ne naîtra de ce côté aucun incident grave.

La maladie de M. de Bismarck reste toujours un mystère: on le disait mourant et voilà qu'on apprend qu'il s'est tenu à cheval pendant toute la durée d'une revue; il est vrai qu'il aurait déclaré qu'il ne savait ni comment il était monté ni comment il descendrait. C'est là une coquetterie d'homme politique: tous les grands diplomates sont de grands comédiens.

Quant au voyage du prince Napoléon, on ne s'en occupait pas en France si en Allemagne on ne s'en occupait beaucoup trop. Nous pensons toujours que le prince voyage pour son plaisir.

Une réaction se fait dans la presse en faveur de M. P. Limaly, préfet du Lot. Sans doute la feuille de Cahors a célébré sur un ton presque lyrique l'arrivée du nouveau préfet, mais la distance nous fait peut-être mal juger les choses. Si le rédacteur en chef du *Constitutionnel* a quitté la capitale sans tambour ni trompette, il est arrivé dans le Lot comme le premier personnage du département et ce n'est pas parce qu'il sort de la presse que nous trouverons mauvais qu'on lui rende de grands honneurs. Nous sommes même désireux de voir si un journaliste, homme d'esprit, ne sera pas un excellent préfet. Il y a tant de préfets qui seraient de mauvais journalistes.

On assure que l'Empereur graciera les paysans compromis dans les troubles de la Charente.

Des affiches placardées dans Paris annoncent la prochaine publication de l'*Électeur*. Il sera hebdomadaire comme la *Tribune*. Vous voyez que l'on n'ose pas créer des journaux quotidiens; il faut un million pour tenter l'aventure et l'on n'est pas sûr de réussir.

Il y a des gens dont la spécialité est de répandre des nouvelles de duels dans lesquels il y a mort d'homme. Il y a trois jours, c'était M. Rochefort qui avait été tué par le prince de la Moskowa; hier c'était un Polonais. M. de Stami, qui venait d'être tué par un ancien jouvencille pontifical. Les deux histoires étaient fausses.

M. de Lamartine habite son chalet de Pessy près du bois de Boulogne: on le voit parfois se promener appuyé au bras de sa nièce.

CH. CAHOT.

CHRONIQUE DU JOUR.

Le *Journal de Nice* annonce l'arrivée dans cette ville d'un détachement d'artillerie montée, de 40 hommes environ, commandés par un lieutenant, avec des appareils pour placer des canons sur affûts. Toutes les batteries du littoral

saient point. La toux avait bien diminué un peu depuis le quatrième jour, et la respiration était plus libre; mais le malade continuait à se plaindre de douleurs vives, principalement dans la région de l'estomac, et prétendait souffrir plus qu'auparavant. Il ressentait aussi des douleurs nerveuses dans la tête, sous les côtes, et même dans la face.

Un des deux amis, c'était le chirurgien, se hasarda à demander si ces symptômes n'étaient point la conséquence de la perte de sang, et s'il n'était pas utile de soutenir les forces du malade par quelques aliments réconfortants; mais M. Heuvels qui sentait son cœur battre avec force, combattit cette opinion et exprima le désir qu'on eût recours, par intervalles, à de nouvelles applications de sangsues pour combattre l'inflammation. D'une nourriture quelconque, il n'en pouvait être question.

Depuis ce moment, l'état de M. Heuvels empira d'une manière alarmante. Sa peau devint diaphane et prit la transparence de la cire blanche que l'âge a jauni. La teinte vermeille de ses lèvres et de ses yeux s'effaça complètement, et il finit par ressembler à un spectre, à une personne dont la dernière heure va sonner à chaque instant. Toutefois, il avait conservé le plein usage de ses sens; et, bien que parler le fatiguât, il s'efforçait encore de consoler sa fille et de la tromper sur son état.

Si M. Heuvels avait pu douter de l'amour sans bornes de sa fille, ces quelques jours de maladie lui eussent donné une foi pleine et entière en la tendresse et l'ardeur de son attachement; car sa douleur était immense et son dévouement ad-

vont être, dit-il, immédiatement armés de pièces de longue portée, arrivées par le chemin de fer.

Une lettre de Rome, publiée par le *Courrier de Marseille*, constate que l'accumulation du matériel de guerre à Civita-Vecchia continue sans interruption. Ce matériel serait aujourd'hui suffisant pour un corps d'armée de trois divisions complètes.

La *France médicale*, qui, apparemment, doit savoir ce qui se passe à l'école de médecine, se moque des certificats d'orthodoxie que se sont réciproquement données les gros bonnets de la Faculté. La *France médicale* conclut ainsi:

« La vérité est que l'opinion a pris goût à l'affaire. En dépit des sophismes, en dépit des violences faites à la langue philosophique des Descartes, des Bossuet, des Bacon, la question, telle qu'elle avait été posée, la question de droit commun, la question des contribuables est passée tout entière, malgré le vote du Sénat, dans la conscience publique. »

« Donc, à l'année prochaine. — *Lapayrière* »

On lit dans le *Moniteur*: « Mgr. Grégorius Youseph, patriarche grec catholique d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, est arrivé le 2 juin dans cette dernière ville. Le clergé de Jérusalem avait été convoqué à la cathédrale, où un service solennel a eu lieu. Le même jour, le révérend père vicaire de la custodie franciscaine de Terre Sainte a célébré la messe à Bethléem, à l'occasion de la première communion du Prince impérial. Des prières spéciales pour l'Empereur, l'Impératrice et le Prince impérial ont été chantées à l'issue du service divin. Le soir un feu d'artifice a été tiré sur la terrasse du couvent latin. »

Les travaux de la grande coupole de Jérusalem se poursuivent régulièrement; la couverture en plomb est presque achevée, et on va commencer à s'occuper de la décoration intérieure. »

Les chroniqueurs aventureux de la presse soi-disant littéraire nous ont valu la lettre suivante du marquis de Hastings à l'*Événement*:

Grand Hôtel, le 10 juin 1868.

Monsieur, » Après ma victoire de dimanche dernier, comme représentant en quelque sorte la nation anglaise, je dois vous informer que l'histoire du fracas entre un M. Boilay et un lord Chester, racontée par vous dans votre numéro de lundi, est d'une pure invention. Je ne sais pas s'il existe un M. Boilay, mais je peux vous affirmer qu'il ne se trouve pas en Angleterre de lord Chester. Votre merveilleuse plaisanterie du fromage tombe donc par terre, comme l'Anglais imaginaire rêvé par vous, sous les coups du fabuleux Boilay. »

Permettez moi de vous dire, monsieur, que rendant justice comme je le fais en toute occasion aux nobles qualités, au grand courage des Français et à leur adresse, lorsqu'il s'agit de pistolets et d'épees, cependant lorsqu'il s'agit de boxe ou de lutte, vous me permettez de douter de leur succès. — S'il se faisait un nouveau combat des Trente au pugilat, j'affirme que vous recevriez, messieurs les Français, comme dit Mlle Schneider, dans son charmant et poétique langage, une sérénissime tripotée. »

Si les lords d'Angleterre écrivent de pareilles choses et dans un pareil style, que feront alors les maîtres de boxe ?

La santé de M. de Lamartine est en excellente voie d'amélioration.

Hier, en remuant une liasse de vieux papiers, j'ai trouvé une chose assez curieuse, un extrait de la *Caricature* de 1832 ou 1833, qui montre ce qu'on pouvait dire du tyran

Louis-Philippe. Il est vrai qu'il a fini par succomber sous ces attaques réitérées :

PETITE LANTERNE MAGIQUE HEBDOMADAIRE

Collectionnaire supplémentaire des principaux faits de la semaine :

Pour servir à l'histoire du glorieux règne de Louis-Philippe, et des puissants seigneurs, Louis-Philippe Ier, roi des Français, potentat et fabuliste, l'homme le plus honnête de son royaume, orné d'une quantité monstrueuse de vertus chrétiennes, père de pas mal d'enfants en bas âge, et membre de la Légion d'honneur, de l'ordre grec du Sauveur, de l'ordre de la Toison d'Or, et de plusieurs autres sociétés savantes autorisées par la police.

La *Vie Parisienne* fait une observation bien fine et bien juste sur une des manies de temps, manie à laquelle l'audacieux d'ailleurs, l'élan étant donné, enorgueillit de tact pour résister. — Il s'agit de l'exagération dans l'expression.

« On disait autrefois à un artiste : — « C'est bien. » Et il s'en tenait pour honoré. C'est qu'alors la louange était chose rare et de prix. On a dit ensuite : — « C'est beau. » Puis : « C'est admirable. » Puis : « Quel chef-d'œuvre ! » Nous en sommes réduits à créer des mots pour chatouiller l'amour-propre blasé de ces messieurs et de ces dames, et c'est être malhonnête que de ne pas trouver ce qu'ils font : « Reversant, — épatant, — fulgurant, — ébouriffant ! »

« On disait autrefois à une femme : Je vous aime. » Et elle s'en contentait lorsque la preuve était acquise. On a ensuite trouvé le tutoiement plus tendre et plus persuasif : « Je t'aime ! » a été le moins qui pût se dire. Puis : « Je t'adore ! » est devenu à la mode, etc., etc. Nous en sommes venus à ne plus rien dire du tout, de peur sans doute de ne pas dire assez. »

« On appelle le premier venu : Mon cher ! mon bon ! et l'on écrit aux femmes : Chère madame, de la seconde visite. »

« Il n'y a plus de cheval simplement bon ou mauvais. S'il n'est pas vertigineux, rutilant de beauté, c'est une rosée ou un carcan infect. »

Ainsi du reste.

L'*Univers* cite incidemment un joli exemple de la naïveté populaire en matière d'honnêteté :

Un cocher de fiacre expliquait à son interlocuteur, placé sur le siège à ses côtés, comment lui et ses confrères étaient obligés, pour compenser l'insuffisance de la paye de cinquante sous par jour, et les frais d'huile à leur charge, de faire une retenue sur le produit des courses, de la journée; et comme celui-ci, après lui avoir insisté que cette manière de faire n'était pas honnête, quoi que générale, en était venu peu à peu à lui lâcher le mot de vol : « Voler ! » répondit le cocher, « mais ce n'est pas voler ça, puisqu'il n'y aurait pas moyen de me condamner en police correctionnelle ! »

C'est exactement comme les gens, qui fraudent l'octroi et qui se refusent à comprendre que c'est là une véritable indécence.

Pour la chronique du jour : A. DORMEIL.

CHRONIQUE LOCALE

ASILES ET ECOLES.

La question des crèches touche de si près à celle des écoles, que, tout naturellement, l'attention se porte de l'une à l'autre.

Chacun sait que cette grande question des écoles est aujourd'hui la sérieuse préoccupation de nos administrateurs et de nos édiles. Dès l'année dernière, une commission municipale, chargée de faire une enquête sur le degré d'insuffisance de nos écoles et asiles, constata dans un rapport présenté au Conseil, dans la séance du 10 octobre, que pour recevoir dans les établissements communaux tous

les enfants en âge d'être reçus, il manquait aux asiles 2,510 places, aux écoles de garçons 1,180 places, aux écoles de filles 1,060 places; total : 4,750 places.

Enfin d'une situation aussi grave, le Conseil municipal, dans cette même séance, vota, conformément aux conclusions de la commission et à l'unanimité, la création de 5 asiles et de 8 écoles.

Nous n'avons pas à rechercher les voies et moyens d'exécution; car il s'agit d'une dépense de 3 à 400,000 fr. et certes, après les années calamiteuses que nous venons de traverser, après tant de grands travaux entrepris, il y a là bien des difficultés à vaincre pour s'assurer des ressources.

Mais les représentants de la cité ont compris que, quand des nécessités d'un ordre aussi élevé sont constatées, il y a obligation d'y pourvoir, coûte que coûte. Pendant l'été, et pendant le chômage, ils ont largement fourni des secours et le pain aux malheureux qui en manquaient. Ils veulent que le pain de l'intelligence, l'éducation et l'instruction, ne manque à aucun des enfants de la cité. Si la part des intérêts matériels a été faite large dans ces derniers temps, ils veulent que les intérêts moraux de premier ordre ne restent pas en souffrance. Ainsi, dans le cours de la session de mai, le Conseil a donné à une commission nouvelle le mandat d'étudier et de lui proposer les moyens pratiques d'exécuter les établissements indispensables dans nos divers quartiers.

Nous ignorons à quoi en est cette commission de son travail; nous croyons cependant savoir que dans un seul quartier de la ville, les habitants se sont entendus pour offrir, à titre de prêt, à 5 0/0 d'intérêt, remboursable en 10 ans, une somme de 80,000 fr. applicable à la construction immédiate d'une école et d'un asile.

Voilà un bon exemple donné, nul doute qu'il ne soit suivi partout, et, à défaut d'autres ressources, la commission trouvera là un puissant concours pour réaliser l'œuvre nécessaire. Hétons-nous d'ajouter que deux de nos honorables industriels ont offert, depuis quelque temps déjà, des sommes considérables pour la création de nouvelles écoles.

On l'a dit souvent : vouloir, c'est pouvoir.

Aussi louons nous sans réserve la volonté que met l'administration et le Conseil à réaliser, malgré les difficultés, la création des écoles pour tous. De tout cœur, nous leur disons : Courage, le sentiment public est avec vous ! Nous applaudissons aussi aux bonnes paroles prononcées samedi par M. le Maire à la cérémonie de la bénédiction de la crèche de Blanchemaille : « La Providence, a-t-il dit, qui a permis à notre ville d'occuper un rang que rien dans son passé ne paraissait lui faire espérer, lui a imposé le devoir de veiller à ce que tous les habitants qu'elle a appelés dans son sein trouvent de justes compensations à leurs travaux. »

« La première condition, a-t-il ajouté avec raison la première condition d'une ville industrielle est de lui assurer des bras forts et intelligents. »

Des crèches, des asiles, des écoles, voilà les trois agents indispensables pour développer les forces physiques et intellectuelles de la jeune génération, espoir de notre industrieuse cité. Aussi terminons-nous ces réflexions par un vœu : Puisse la commission municipale, dans le travail qu'elle élabore en ce moment, prendre des mesures pour qu'une crèche soit jointe à chacun des asiles à construire.

Et puissons-nous bientôt, grâce au concours de toutes les bonnes volontés, voir s'élever les asiles et écoles nécessaires pour recevoir les 4,750 enfants qui sont privés de ces bienfaits.

Nous devons dire quelques mots de la crèche de Blanchemaille, inaugurée samedi et qu'une obligeante invitation nous a permis de visiter. Le local est restreint, mais on a su en tirer le meilleur parti possible. A droite, en entrant, se trouve

la salle d'allaitement où les mères viennent aux heures de repas; à gauche, le parloir; à droite, la crèche divisée en deux petites pièces des plus coquettement aménagées. Le mobilier est simple et charmant. Une double rangée de berceaux minimes et propres, construits sur le modèle de ceux des crèches de Paris et donnés par quelques familles parisiennes, occupent l'une des salles; l'autre est destinée à divers usages. Un espace a été réservé pour les jeux des bébés qui vont devenir les heureux habitants de la crèche. Il y a aussi une toute petite terrasse bien garantie contre les accidents, où les enfants pourront essayer leurs premiers pas au soleil, sous la surveillance des bonnes sœurs de la Sagesse. Des armoires pour les médicaments les plus usuels, le linge et les vêtements des pensionnaires complètent l'ameublement. Enfin, rien n'a été omis et une main maternelle a même été déposée sur une étagère une belle boîte de dragées destinées à sécher les pleurs qui viendront parfois attrister ce gracieux séjour.

La première crèche, ouverte à Paris, en 1844, avait douze berceaux; celle de Blanchemaille en a seize. L'institution, qui a pris de si grands développements à Paris, ne s'arrêtera pas là dans notre bonne ville, car lorsqu'une sentence de charité est formée sur le sol rouennais, elle s'y féconde facilement. Mais en attendant que les crèches puissent recevoir tous les enfants, il y a une catégorie de mères qui nous paraissent avoir droit à tout le bon, aux bienfaits de l'œuvre : ce sont les femmes restées veuves avec de jeunes enfants.

Quand le père est valide, c'est à lui à gagner le pain quotidien de la famille; à la mère incombent les soins de l'intérieur, du ménage et des enfants. — Bien des circonstances ne permettent pas, malheureusement, qu'il en soit toujours ainsi; mais c'est là l'ordre naturel et tous nos efforts doivent tendre à le réaliser autant que possible.

Mais alors que le père manque à la famille d'ouvriers, il y a presque toujours nécessité pour la mère de s'adonner aux travaux de la fabrique, car, si abondants que soient les secours des institutions charitables, ils ne peuvent pourtant suffire à tout; et la pauvre mère, pour gagner quelque argent, est obligée d'abandonner son jeune enfant aux soins d'autres enfants à peine plus âgés, ou bien à une voisine, sinon négligente, du moins déjà trop occupée elle-même pour donner à l'enfant les soins nécessaires. Voilà les mères que nous nous permettrons de recommander aux Dames patronesses des crèches, si notre humble vœu pouvait leur parvenir.

Nous faisons dans la *Semaine religieuse*:

« Des lettres de Chine nous entretiennent de nouveaux malheurs qui viennent d'affliger nos missions en ce pays. »

« Les bandes de rebelles (Zam mas) qui depuis vingt ans parcourent les provinces du Midi, ont fait vers les premiers jours de février dernier leur apparition dans le nord de l'empire chinois. — Une bande ou plutôt une armée de 25 à 30,000 hommes a passé le Hoang-ho (fleuve jaune) venant du Chen-Si, et s'est abattue sur la province du Pe-tché-ly dévastant tout sur son passage. »

« Nous donnons plus bas un extrait d'une de ces lettres, relative au sac de Tchong-Kia-Tchouang, principale chrétienté du Tché-ly (sud est), résidence de Mgr. Dubar, Evêque de Canathe, Vicaire-apostolique de cette province. »

« Cette lettre aura d'autant plus d'intérêt pour nos lecteurs que Mgr. Dubar est né dans le diocèse de Cambrai, et est un ancien élève de notre séminaire. »

« Voici, avant tout, quelques détails sur cette mission : »

« C'est à la suite du Traité de paix avec la Chine, signé à Tien-tsin en 1858, que les RR. PP. Jésuites entreprirent la mission du Tché-ly sud-est. Ils eurent, au début, à lutter contre le mauvais vouloir plus ou moins accusé

testé, avait montré une indignation si violente, et prononcé des imprécations si furieuses, qu'Adeline, le cœur brisé, avait reconnu l'inutilité de ses efforts et renoncé à tout espoir sur ce point.

Si le docteur était couché les yeux fermés et feignait de dormir, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce chapitre, c'est que la crainte d'une mort prochaine l'avait saisi au cœur, et qu'il n'osait prononcer un mot, de peur de trahir ses inquiétudes et de mettre le comble au désespoir de sa fille. Déjà depuis la veille au soir, il avait senti que la peau de ses jambes se tendait; pendant la nuit, cette sensation avait augmenté, et, vers le matin, il avait reconnu avec terreur que ses membres inférieurs se remplissaient d'eau. Il ne doutait pas que ce ne fut le présage d'une fin prochaine.

Sans dire pourquoi, il avait envoyé son domestique quérir ses amis le docteur et le chirurgien, et, en attendant leur arrivée, il dissimulait sa frayeur et se tenait tout à fait immobile.

Malgré ces précautions, Adeline avait remarqué que le mal de son père s'était sensiblement aggravé, et la sortie pressée du domestique avait fait naître en elle un sinistre pressentiment.

Pendant qu'elle était assise au chevet de son père, sans faire un mouvement, et plongée en apparence dans un profond assoupissement, des frissons d'inquiétudes parcouraient tout son corps et faisaient monter à ses lèvres des sanglots étouffés.

Cependant, petit à petit, son esprit parut sortir de l'abattement où il était plongé, et d'étranges pensées vinrent l'assaillir; car elle se mit à secouer la tête avec désespoir, à se tordre les mains et à re-

muer les lèvres comme si elle parlait à quelqu'un, et elle effraya la servante par des gestes qui ressemblaient à des signes d'égarement.

Tout à coup, Adeline sauta sur ses pieds sous le coup d'une émotion singulière. L'ardeur d'un courage fiévreux éclairait son visage, et tout en elle indiquait qu'elle serait de prendre une résolution grave et solennelle. Elle contempla son père pendant quelques instants; mais, en apercevant qu'il dormait, elle poussa un cri déchirant et se laissa retomber sur sa chaise.

Surpris par ce cri douloureux, M. Heuvels tira sa main de dessous les couvertures, comme pour demander la main de sa fille, et prononça son nom avec tendresse.

Adeline se leva de nouveau, déposa un baiser sur le front de son père et lui dit d'une voix tremblante, en se penchant sur le lit et en pressant ses mains avec ardeur :

« Oh ! mon cher père, pardon pardon ! j'ai quelque chose à vous dire; j'hésite, je tremble, car je sais que je vais vous faire de la peine; mais une force irrésistible me pousse. Il y a une voix secrète qui me crie du fond de mon cœur, que vous pouvez guérir, que vous guérez. Cette voix me révèle le moyen de vous sauver; elle me dit que les médecins qui vous traitent n'ont pas la science nécessaire pour cela; elle me montre un homme et me répète sans cesse : « Voici le seul en qui vous pouvez espérer !... » Ah ! mes paroles vous irritent déjà; votre regard sévère m'ôte tout mon courage. Oui, oui, je vous comprends : vous me reprochez d'oublier sitôt mes promesses, d'oser

désobéir au meilleur des pères, même pendant qu'il est étendu sur son lit de souffrances; mais comment éviter ce reproche ? Le prix offert à ma désobéissance, c'est votre santé, c'est votre vie peut-être ! Croyez que rien ne me guide que mon amour pour vous. Mon père, ô mon père ! ayez pitié de moi ! Souffrez que M. Valkiers vous voie. Je me soumettrai à tout ce qu'il vous plaira de décider, quand même vous voudriez éloigner de vous votre pauvre Adeline; mais qu'il vienne, qu'il vienne seulement pour un instant. »

« Inconcevable aveuglement ! dit M. Heuvels. Là où deux hommes mûrs, sages, expérimentés, ont été impuissants, un jeune homme sans expérience ferait des miracles ! Le chagrin vous fait perdre la tête, malheureuse enfant insensée ! »

« Insensée ! répéta Adeline avec plus d'animation. Hélas ! vous refusez ? Non, non, cher père, ne me brisez pas le cœur, ne soyez pas impitoyable, ne me réduisez pas au désespoir ! »

« Quelle raillerie amère ! s'écria le malade avec découragement. J'irais invoquer le secours de mon ennemi ? Mais oubliez-vous donc que c'est lui qui m'a empoisonné ma vie, et ne comprenez-vous pas qu'il se réjouirait de ma mort, comme d'un triomphe déshonoré ? »

Ces mots frappèrent Adeline d'épouvante et lui arrachèrent un cri perçant; mais elle parvint à maîtriser son émotion et dit :

« Mon pauvre père, soyez clément pour moi, et ne vous offensez pas de la hardiesse de mes paroles. »

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.